



CINÉMA

Pixar propose une ode à la beauté cachée du monde
Page E 5



JEU

Cet été, devinez l'identité de quelques grands auteurs disparus
Page E 6

CULTURE ET LIVRES



Vues de l'installation de *Prenez soin de vous* à la Biennale de Venise (pavillon français).

KLEINFENN

Sophie Calle: antidote à la rupture amoureuse

«J'ai reçu un mail de rupture. Je n'ai pas su répondre. C'était comme s'il ne m'était pas destiné. Il se terminait par les mots: Prenez soin de vous. J'ai pris cette recommandation au pied de la lettre. J'ai demandé à 107 femmes — dont une à plumes et deux en bois — choisies pour leur métier, leur talent, d'interpréter la lettre sous un angle professionnel. L'analyser, la commenter, la jouer, la danser, la chanter. La disséquer. L'épuiser. Comprendre pour moi. Parler à ma place. Une façon de prendre le temps de rompre. À mon rythme. Prendre soin de moi.»

MARIE-ÈVE CHARRON

C'est par cette note concise que Sophie Calle introduit *Prenez soin de vous*, son plus récent projet qui sera montré en première nord-américaine à la DHC/ART Fondation pour l'art contemporain à compter de vendredi prochain. L'économie de mots, l'énonciation au «je» sont des traits distinctifs du travail de

l'artiste française, qui a recours aussi à la photographie et à la vidéo pour réaliser des œuvres la mettant en scène. Saisissable pour autant, Sophie Calle? Surtout pas; elle aime brouiller les pistes en tirant les ficelles de récits où elle ne se révèle souvent que par procuration.

Acclamée par la critique lors de la 52^e Biennale de Venise pour laquelle elle a été conçue, l'exposition *Prenez soin de vous* dénombre plusieurs documents, des photographies aussi

attractives qu'étudiées, des vidéos et des textes, tous générés autour d'une lettre de rupture reçue bêtement par courriel. La situation initiale du rejet et de l'abandon est alors déclinée, transformée et digérée par les femmes complices ayant participé au projet. Le résultat s'impose déjà comme une œuvre majeure de l'artiste.

La venue de ce projet à Montréal, qui coïncide d'ailleurs avec la première visite d'importance de l'artiste ici, est due à John Zeppetelli, commissaire de la DHC/ART. Féru du travail de Sophie Calle depuis longtemps, il avait le projet dans sa mire même avant son inauguration à Venise. Il ne se trompait pas. *Je n'ai pas eu de mal à convaincre Phoebe Greenberg* (mécène de la fondation), *qui a aussi vu l'œuvre à la Biennale. J'ai aussitôt amorcé les dé-*

marches auprès de l'artiste et de l'AIA Productions, la société en charge de la réalisation.»

«Ce projet, avance John Zeppetelli, rejoint les thèmes universels que sont la rupture, l'amour, la perte»

Entre-temps, les nombreuses caisses de transport des œuvres ont fait escale à la Bibliothèque nationale de France, à Paris, où le projet a été montré ce printemps avec un succès renouvelé. Là comme à Venise, l'artiste Daniel Buren, initialement recruté par Sophie Calle par une petite annonce, a agi comme metteur en scène. La présentation à Montréal se passera des services de Buren, sans toutefois sacrifier le doigté nécessaire pour l'installation de l'œuvre, qui occupera la totalité des deux espaces de la rue Saint-Jean.

Thèmes universels

La lettre de rupture à la source de *Prenez soin de vous*, dont l'au-

teur reste anonyme, n'est pas longtemps restée privée, comme il en est habituellement pour ce type de missive. Calle en a rapidement fait un projet artistique, libérateur pour elle et sûrement aussi pour les autres. «Ce projet, avance John Zeppetelli, rejoint les thèmes universels que sont la rupture, l'amour, la perte. Il ne fait pas de doute qu'un public élargi pourra se reconnaître dans cette exposition, comme cela arrive souvent avec les projets de Sophie Calle.»

Le thème de la rupture a des airs connus pour l'artiste, qui dit elle-même qu'on l'a souvent quittée. À preuve, ce n'est pas la première fois qu'elle fait d'une rupture amoureuse le ferment de sa création. Dans *Douleur exquise* (1984-2003), un décompte de 92 jours, émaillé de textes et d'images, conduit à la journée fatidique. L'étape de guérison suit, consommée en 99 jours.

Laissée, peut-être, mais c'est elle, Sophie Calle, qui pourtant édicte le jeu. Amorcées à partir

d'une situation vécue, paramétrées par des rituels quotidiens et des protocoles de conduite, ses œuvres mettent ainsi en scène son intimité, confondant les espaces privé et public, la réalité et la fiction, par des dispositifs dont l'efficacité découle d'une recherche tant du côté de l'écriture que du côté de la photographie. La dimension artistique prend le pas sur les motifs thérapeutiques.

Dans *Prenez soin de vous*, la lettre en question est passée au crible par le regard des femmes triées sur le volet. L'adolescente répond par message texte: *Il se la pète*; l'avocate démontre que monsieur est un escroc, enfreignant l'article 313-1 du Code pénal; la psychologue clinique criminologue qualifie l'homme de séducteur et de beau parleur; la voyante en déduit qu'il est malheureux. Ce sont, entre autres, Christine Angot, Laurie Anderson, Arielle Dombasle, Lætitia Masson et Jeanne Moreau qui prêtent aussi

VOIR PAGE 2: CALLE

Juste pour rire

Cabaret comique, prise 2

FABIEN DEGLISE

L'échec aura été éblouissant. Monté en grande pompe l'an dernier, *L'Autre Gala*, un spectacle d'humour non verbal piloté par Franco Dragone, n'aura finalement jamais eu l'envergure nécessaire pour, comme prévu, partir à la conquête du monde et y imposer la marque Juste pour rire dans les grandes capitales. Londres. Paris. New York. Berlin. Las Vegas...

Or, un an plus tard, l'empire de la blague en tout genre, qui va imposer une 26^e fois son festival dans les rues de Montréal d'ici quelques jours, préfère ne pas rester sur cette mauvaise note. Et il le prouve en offrant cette année sur les planches *Maboul*, un cabaret visuel familial «façonné par la fantaisie et mis en scène par Stéphane Crête», annonce depuis quelques jours Juste pour rire, faisant ainsi parler le clap pour la prise 2 de ce vaste projet qui confirme les vi-

sées mondialistes de l'entreprise montréalaise.

La marche est haute et le projet, ambitieux. Il est aussi loin, à quelques jours de la première attendue à la salle André-Mathieu de Laval, le 9 juillet prochain, de mettre à l'envers le jeune créateur, 40 ans au compteur de la vie, rencontré la semaine dernière dans les bureaux de Juste pour rire à Montréal. «J'ai passé l'âge de m'arracher les cheveux de la tête», lance le Brad Pittfire de *Dans une galaxie près de chez vous*, qui sur

scène et à l'écran aime autant jouer qu'encadrer. «Je veux créer dans le plaisir et c'est ce que je fais. Je n'étais pas là, l'an dernier. Je pars donc quelque chose de totalement nouveau et c'est comme ça qu'il faut le voir.»

Inutile, donc, de le qualifier de «successeur de Dragone»; Stéphane Crête préfère plutôt se présenter avec un peu plus de simplicité comme «le metteur en scène du spectacle visuel», dit-il, de la cuvée 2008 du Festival Juste pour rire. Point à la ligne. Et il annonce au

passage ses couleurs: «Cela va être un spectacle plus familial et moins outrageant. Je veux dépoussiérer un peu la formule du cabaret pour arriver à quelque chose de plus moderne.» La table est mise.

Les choix du président

En phase d'exploration depuis quelques semaines dans une salle de répétition de Montréal, *Maboul* aspire à faire un tout avec une quinzaine de numéros de cabaret dénichés en France, aux États-Unis, en

Russie et en Ukraine. Un militaire avec une voix de castrat ainsi qu'un poète de l'image qui conjugue son art au temps du surréalisme sont entre autres au menu. Pour la petite histoire, plusieurs de ces artistes ont été dénichés par Gilbert Rozon lui-même, fondateur de l'empire, qui depuis deux ans agit comme juge-vedette et argument nord-américain dans la version française de la télé-réalité *America's Got Talent*.

VOIR PAGE 2: CABARET

Prenez soin de vous
Sophie Calle

Exposition

4 juillet au 19 octobre 2008

451 et 468, rue St-Jean, Montréal

Entrée gratuite

Horaire d'été (4 juillet au 30 août)

Mercredi au vendredi, de 12 h à 21 h

Samedi et dimanche, de 11 h à 21 h

Conférence publique
avec Sophie Calle

Mercredi 2 juillet 2008 de 19 h à 21 h

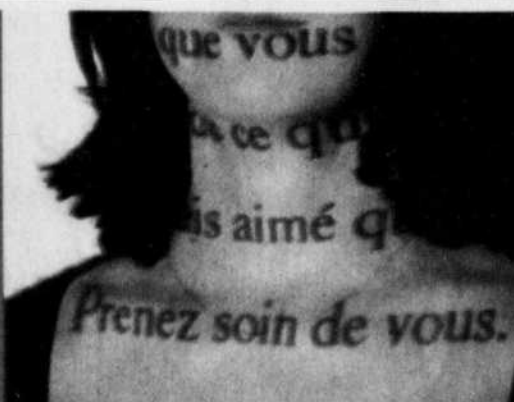
Société des Arts Technologiques (SAT)

1195, boul. St-Laurent, Montréal

Entrée gratuite

Nombre de places limitées

DHC/ART

DHC/ART Fondation pour l'art contemporain
451, rue St-Jean, Montréal (QC) • 514 849-3742 • www.dhc.art.org

CULTURE

Écran total



ODILE TREMBLAY

Quand j'habitais Québec, on rageait en chœur contre les silos de la Bunge dressés en plein port. Si hauts, si étalés, obèses au point de cacher aux Québécois les Laurentides, pourtant majestueuses. Ces élévateurs à grains sont les plus grands de l'est du Canada et peuvent entreposer 230 000 tonnes de céréales. C'est dire leur gabarit: 30 mètres par 600, rien de moins. Plantés là, comme un furoncle plus gros que le nez, écrasant le paysage du haut de leur suprématie industrielle, ils donnaient des fantômes d'explosion crépitante aux plus pacifistes.

Robert Lepage les haïssaient aussi, ces silos maudits. Mais guérissant le mal par le mal, il eut la brillante idée de les transformer en site magique. *If you can't beat them, join them!*

Avec son merveilleux *Moulin à images*, dont les projections sur les 81 silos de la Bunge débutaient vendredi dernier pour rouler tout l'été, il semble avoir conjuré la malediction frappant les célébrations du 400. C'est qu'on n'y croyait plus trop, au gros anniversaire de l'établissement de Champlain. Les dérapages de l'ancien comité organisationnel, les spectacles an-

nulés, le show du 31 décembre si décevant, les retards à l'horaire avaient fait tanguer le navire. On attendait un naufrage, qui n'a pas eu lieu. «Ouf!», soupirèrent les grosses légumes de la ville, en s'épongeant le front. On répète «Ouf!» à leur suite.

La foule est compacte au bassin Louise, chacun se poussant, s'étirant le cou parce qu'il y a toujours quelque géant pour vous bloquer la vue. Ça joue du coude: une mer de monde devant l'eau du port, poussant des *Oh!* et des *Ah!* et commentant chaque image à coups de souvenirs personnels. Tiens! ce sont les ouvrières de la Dominion Corset; tiens! c'est Alys Robi au Capitole, et voici Piaf et Trenet au chic défunt cabaret Chez Gérard.

Chaque soir à 22h tapant, sous la pluie ou les étoiles avec sons et lumières, ce *Moulin à images* livre en accéléré l'histoire de la ville et procure un éblouissement de 40 minutes. Les prouesses technologiques à elles seules valent cent fois le détour, mais son contenu historique constitue le véritable hommage aux habitants de la ville, lesquels tout à coup se sentent ragailardis et bénissent Lepage pour le miroir tendu.

Il faut sans doute avoir vécu à Québec pour décodifier les pans d'histoire, grande ou petite, qui défilent à la fine épouvante sur cet étrange écran. Les étrangers ne saisissent pas tout, ce qui n'empêche pas d'apprécier. Les images sont tantôt fixes, tantôt animées, avec dessins, photos, films, suivant l'ordre des inventions. Les toiles de Pellan, de Lemieux, de Luc Archambault, soudain gigantesques, prennent une dimension quasi mythologique.

Trois ans qu'il a mis à le projet. Lepage, qui adore

les défis techniques, s'est offert la totale à l'heure d'animer ce qui est devenu le plus grand écran du monde. Inutile de comparer pareil happening inclassable aux spectacles théâtraux du créateur de *La Face cachée de la lune*. Même si on reconnaît sa patte et son obsession du multimédia, cette mécanique aussi pharaonique que le bâtiment qui l'accueille, tout à fait inédite, casse-gueule au départ, a entrepris de décoller.

Certaines scènes défilent trop vite (faudra revenir, c'est sûr), mais Lepage est parvenu à transmettre les moments clés, historiques, politiques, artistiques de cette ville depuis 1608.

Il faut voir les drapeaux français et anglais s'entre-croiser pour figurer la Conquête, les baleines traverser l'écran industriel, les trains rouler d'est en ouest. Et les 81 silos identiques se voir démultipliés en autant de lampions d'église, en cigarettes usinées, en munitions fabriquées en temps de guerre, en touches du piano d'André Mathieu jouant son *Concerto de Québec*, en dos de volumes alignés dans la bibliothèque de l'Université Laval, etc.

Quant à René Lussier, le musicien du *Trésor de la langue*, sa riche partition s'est enrichie de son expérience des *Symphonies portuaires*, à coups de klaxons, de sirènes de bateau, de cloches, de tout un bruitage qui fait résonner le délire visuel.

On comprend le maire-Régis Labaume de vouloir recycler le matériel: les 329 haut-parleurs, 27 projecteurs vidéo et 238 appareils d'éclairage, désormais testés et éprouvés, pourraient bien, réflexion faite, servir de nouveaux projets sur une Bunge en éternel folie. On le comprend, certes, mais qui d'autre que Lepage serait capable d'animer pareille masse de fa-

çon originale? Un simple film projeté sans kaléidoscope d'images rougirait de la comparaison. Or, occupé ailleurs, on doute que Lepage puisse remettre le couvert. Le spectacle porte la signature de sa boîte Ex Machina de bout en bout. C'est sa griffe inventive qui casse la grosse baraque.

Une chance qu'il a livré la marchandise, d'ailleurs, en maintenant le cap sur l'histoire de la capitale, quand cet aspect sembla longtemps le grand oublié de la fête. *Le Moulin à images* n'est pas qu'un spectacle réussi. Il met un baume sur l'ego meurtri des Québécois, qui ont piété sous les sarcasmes devant les ratés de l'ancien comité des célébrations et n'aiment guère recevoir des leçons de Montréal.

Du coup, cet anniversaire a cessé de rimer avec amateurisme. Voici un mauvais sort bel et bien conjuré.

C'est bien pour dire... Au lendemain de la projection, déambulant dans Québec, nos yeux se dessillent soudain. On constate que la ville n'a jamais été aussi belle avec une seule envie: l'arpenter de nouveau pour découvrir le potager de Franco Dragone illuminé sur le toit du Musée de la civilisation, pour flâner à travers le site du 400^e le long du port, pour voir des expos et des shows, pour humer l'air, en espérant que la pluie cessera bientôt de noyer Québec en cet été où il devient une escale vraiment obligatoire sur la route des vacances.

otremblay@ledevoir.com

Cette chronique ne sera pas publiée durant cinq semaines, pour cause de vacances. À bientôt!



SOPHIE CALLE

Vue de l'installation de *Prenez soin de vous* à la Bibliothèque nationale de France, Paris.

CALLE

SUITE DE LA PAGE E 1

leur voix à cette partition dont les interprétations, tantôt humoristiques, tantôt tendres ou critiques, semblent intarissables. La proposition a fait mouche.

Parmi toutes ces réponses, une est-elle plus apaisante que les autres, plus satisfaisante aux yeux de Calle? Jointe par courriel, elle répond laconiquement: «*Leur ensemble. La multitude. L'épuisement. La dissection. Aucune en particulier. Toutes.*» Pour ceux qui verraient dans le renfort apporté par le nombre une vengeance cruelle de l'amoureuse éconduite, l'artiste insiste: «*Comme je le dis à la fin [du catalogue]: il s'agissait d'une lettre, pas d'un homme.*»

Collaboratrice du Devoir

L'exposition *Prenez soin de vous* se tiendra du 4 juillet au 19 octobre à la DHC/ART Fondation pour l'art contemporain, au 451 de la rue Saint-Jean. Pour renseignements: 514 849-3742 ou www.dhc-art.org

Sophie Calle donnera, quant à elle, une conférence publique sur l'ensemble de son travail le mercredi 2 juillet, à 19h, à la Société des arts technologiques. L'entrée est libre, les places limitées.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Stéphane Crête préfère se présenter comme «le metteur en scène du spectacle visuel» de la cuvée 2008 du Festival Juste pour rire.

CABARET

SUITE DE LA PAGE E 1

Baptisée *Incrovables talents*, l'émission est diffusée sur les ondes de M6 en France.

Même si ces numéros «roulent depuis plusieurs années» dans leurs pays d'origine, souligne le metteur en scène, aucun n'a encore été présenté dans la métropole, insiste-t-il.

L'an dernier, Dragone s'était fait reprocher, avec son *Autre Gala*, d'avoir «recyclé» plusieurs éléments percutants du cabaret à succès *La Clique*, livré pendant deux ans de suite dans le cadre du festival.

À l'heure du développement durable, le geste n'était bien sûr pas facile à dénoncer. Y compris pour Crête qui, malgré tout, prévient

que cette tentative de recyclage n'est pas faite pour lui. «*Pour le moment, nous jouons à casser le convenu et à sortir le spectateur du connu*», lance, sans plus de détails, le créateur, qui affiche un sourire doux et surtout comblé par le mandat que la multinationale de l'humour vient de lui confier. «*Je veux aussi solliciter l'intelligence du spectateur en l'amusant, mais en le touchant également.*»

Comme l'avait envisagé Juste pour rire avec le projet *Dragone* l'an dernier, *Maboul* doit tout d'abord prendre l'affiche au Québec avant de s'envoler ailleurs dans le monde dans les mois suivants pour alimenter la pandémie d'humour populaire rêvée par Rozon et son gang de clowns. «*Des diffuseurs d'un peu partout vont d'ailleurs venir voir le spectacle*» pour éventuellement l'acheter, dit Crête qui, face à une telle entreprise, reconnaît que le risque est grand d'homogénéiser ce produit culturel conçu pour plaire autant à un banlieusard de Laval qu'à une infirmière américaine ou australienne de passage à Las Vegas, ou encore à un comptable letton en congrès à Berlin ou à Paris. En résumé:

«*Ce que les artistes ont à proposer n'est pas ordinaire*», dit l'artiste qui, dans les dernières années, s'est autant montré entier et intense dans la série *Les Étoiles filantes* à Radio-Canada que décapant, jeune et de son temps comme présentateur du *Cabaret insupportable*, un exercice théâtral livré ce printemps au Lion d'or de Montréal. «*Tout ce matériel ne peut finalement donner qu'un spectacle décalé, c'est sûr, et c'est ce qui va intéresser les gens. On ne peut pas offrir toujours au public ce qu'il a besoin de manger.*»

Avec dans sa ligne de mire des prouesses au diabolo ou sur un fil de fer et une parodie de danse, la barre est forcément placée très haut. La suite de l'aventure, elle, va s'écrire dès le 9 juillet et pour une dizaine de représentations à la salle André-Mathieu de Laval, où le Festival Juste pour rire poursuit la aussi son implantation. Aucune représentation n'a pour le moment été programmée à Montréal.

Le Devoir

3 au 6 JUILLET
Bonne fête Québec!
Quatre journées à couper le souffle

Fêtons nos 400 ans!
VILLE DE QUÉBEC

Québec plein la rue
3 JUILLET, 23H45
Le fleuve brilla de mille feux
UNE INVITATION DE: Océan

La grande rencontre familiale
6 JUILLET, 10H À 16H / Plaines d'Abraham
Un pique-nique familial avec de l'animation en continu et la formation d'un énorme «400» humain immortalisé par une photo aérienne.
UNE INVITATION DE: IGA, Peps, Unibroue, Ultramar

Rencontres: Le spectacle commémoratif
3 JUILLET, 15H30
4 ET 5 JUILLET, 16H30
Place de l'Assemblée-Nationale
Spectacle télédiffusé à Radio-Canada le 3 juillet à 21h30.
UNE INVITATION DE: Bell, EN COLLABORATION AVEC: Fabca, SMO

Van Halen
3 JUILLET, 21H30 / Plaines d'Abraham
Dans le cadre du Festival d'été de Québec

Jorane et l'OSQ
3 JUILLET, 19H30
Agora du Vieux-Port
Jorane et l'Orchestre symphonique de Québec interprètent la trame sonore originale du film *Infiniment Québec* de Jean-Claude Labrecque. Concert suivi de la diffusion en plein air du long-métrage.

Québec plein la rue
3 JUILLET, 23H45
Le fleuve brilla de mille feux
UNE INVITATION DE: Océan

4 JUILLET, 21H30
Mystère et enchantement à la Pointe-aux-Lièvres

5 JUILLET, 23H30
La grande rencontre sur le boulevard René-Lévesque

PROGRAMMATION DÉTAILLÉE SUR MonQuebec2008.com

INFO 400 Québec
VILLE DE QUÉBEC
Canada 101

Desjardins, Bell, Fabca, SMO, CBC, Radio-Canada, Hydro Québec, UNIBROUÉ, IGA, McDonald's

Hydro Québec présente

festival Orford 2008

CÉLÉBREZ AVEC NOUS!

LES OMBRES DE GIVERNY
Avec Michel Strauss, violoncelle et Maria Beloousova, piano
Samedi 28 juin à 20h

HOMMAGE À PERLEMUTER
Avec Jacques Rouvier et Anny Hwang, pianos
Samedi 12 juillet à 20h

PETITE CHRONIQUE D'ANNA MAGDALENA BACH
Avec Kimy McLaren, soprano, Martin Robidoux, clavecin et Elin Söderström, viole de gambe
Vendredi 18 juillet à 20h

centre d'arts orford | DU 20 JUIN AU 16 AOÛT
www.arts-orford.org | billetterie@arts-orford.org
T 819 843-3981 | 1 800 567-6155 (sans frais au Canada)

Great West, London Life, Canada Vie, IGA, Peps, Unibroue, Ultramar, American Airlines, ARCHAMBAULT, Université de Montréal, MUSIQUE 90.7, MUSIQUE 100.7, YAMAHA, GALAXIE, 89.7

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Spectaculaire ouverture

Le Festival de Lanaudière offre *Carmina burana* en pré-ouverture dès vendredi

CHRISTOPHE HUSS

Samedi prochain, 5 juillet, démarre officiellement le Festival de Lanaudière 2008. Mais cette programmation a eu tellement de succès que les organisateurs ont décidé d'organiser une pré-ouverture dès vendredi. La popularité des *Carmina burana* de Carl Orff ne faiblit pas.

Si le Festival de Lanaudière a pu aussi vite répondre à la demande, c'est que quelques concerts avaient été dévoilés dès le mois de février. La demande pour le premier d'entre eux a excédé les prévisions. C'est pour cela que — à l'image de la première mondiale de *Starmania Opéra* à Québec, précédée d'une avant-première mondiale (!) — le concert d'ouverture du festival 2008 est anticipé par une «pré-ouverture».

On peut raisonnablement penser que ce ne sont pas les *Of-frandes oubliées* d'Olivier Messiaen, ni une soliste russe inconnue dans le *2e Concerto pour piano* de Prokofiev, qui ont attiré les foules, mais bel et bien les fameux *Carmina burana* de Carl Orff.

On observe d'ailleurs partout dans le monde un engouement particulier pour les grandes œuvres chorales avec orchestre, et le *Requiem* de Verdi par Kent Nagano, le 2 août, risque d'être le théâtre d'une ruée similaire. Gageons que le *Requiem* de Mozart ne va pas tarder à réapparaître dans l'une des prochaines éditions!

La roue de la fortune

Les *Carmina burana*, ou chansons de Beuren, sont une cantate écrite par Carl Orff en 1937 sur des textes médiévaux consignés dans un recueil de chansons de poètes itinérants des XIIe et XIIIe siècles, ouvrage retrouvé au début du XIXe siècle dans l'abbaye de Benediktbeuren en Bavière.

On y trouve un peu de tout: l'éloge de la nature dans *Veris leta facies*, l'invocation du destin et de la chance dans *O fortuna*, la célébration de l'amour charnel (*Amor vo-*

lat undique) et des chansons à boire (*In taberna*). Ce que Orff ne savait pas, c'est qu'il existait déjà des musiques médiévales sur certains de ces textes. Ses mélodies ne s'inspirent donc aucunement des *Carmina burana* médiévaux que nous connaissons aujourd'hui, notamment à travers les enregistrements de René Clemencic.

L'œuvre débute par une grande incantation au destin (*O fortuna*) qui reviendra clore l'ensemble, formant ainsi un grand cercle, pour que la roue de la fortune puisse continuer à tourner...

La cantate elle-même est agencée en trois parties. La première célèbre le printemps (*Primo vere*), source de joies et de plaisirs, lorsqu'on voit sur la place du village (*Uf dem Anger*) les rondes des jeunes filles qui ont mis du rouge à leurs joues pour inspirer le désir et l'amour. La seconde section, *In taberna*, permet aux hommes d'échapper leurs soucis à l'aide de ces boissons houblonnées fort prisées en Bavière, en attendant de manger un cygne rôti qui se plaint de son funeste sort (air de ténor).

La dernière section porte le titre français de *Cour d'amours*. L'amour y vole partout (*Amor volat undique*), un baryton propose de se faire consoler par des baisers et la soprano exprime l'ambivalence des cœurs (*In trutina*). Le tout finit sur un hymne à la beauté et au bonheur. Le couple heureux ne s'appelle pas Blanziflor et Helena, car tout être aux chromosomes XY qu'on aurait appelé Blanziflor serait la risée de ses copains dans la cour de récréation et risquerait de porter plainte ensuite contre ses parents! En fait, Blanziflor est une latinisation germanisante de Blancheleur, symbole mythologique, avec Helena et Vénus, de la beauté absolue.

Pour cet ensemble de célébrations des bonnes choses de la vie, dont on exclura temporairement la consommation de cygnes rôtis, Yannick Nézet-Séguin s'est entouré de cinq chœurs et de trois solistes. La soprano Erin Wall fera foie blanche



Yannick Nézet-Séguin sera entouré de cinq chœurs et de trois solistes pour les *Carmina burana* de Carl Orff, au concert d'ouverture du Festival de Lanaudière.

qui hésite entre la vertueuse pudeur et l'amour charnel, le ténor Frédéric Antoun sera le cygne grillé et le baryton James Westman accompagnera les buveurs, avant de partir à la recherche d'une innocente colombe en chantant «*ut eius virginea reserasset vincula*», ce que les fins latinistes traduiraient avec raison par «*que je puisse ouvrir le verrou de sa virginité*». On constate donc qu'il n'y avait pas que des recueils de prières à Benediktbeuren!

Si vous désirez vous préparer à ce concert en écoutant un disque, la classique version d'Eugen Jo-

chum (DG) reste toujours la plus recommandable et celle, pour le moins mordante, de Riccardo Muti (EMI) présente le meilleur rapport qualité/prix.

Autres concerts

Le Festival de Lanaudière a eu cette année à composer avec l'absence relative de Yannick Nézet-Séguin et de Kent Nagano. Le premier part très bientôt pour Salzbourg, où il dirige *Roméo et Juliette* de Gounod cet été. Le second mène son festival d'opéras à Munich pendant le mois de juillet et ne sera au

Québec que pour la toute fin des festivités de Lanaudière. Comble de malchance, un récital prestigieux avait été prévu avec le baryton Christian Gerhaher, mais celui-ci limitera finalement sa présence aux quelques airs de Mozart qu'il chantera le 1er août accompagné par l'Orchestre baroque de Fribourg.

Outre les prestations d'Alain Lefèvre, avec son frère David le 7 juillet puis avec tous ses amis pianistes québécois le 19 juillet, on prêtera une attention toute particulière à la dernière semaine du festival, qui verra se succéder, du 28 juillet

au 2 août, les pianistes Ingrid Fliter et Marc-André Hamelin, le claveciniste Luc Beauséjour en duo avec le grand gambiste Juan Manuel Quintana, le baryton Christian Gerhaher et, enfin, Kent Nagano et l'OSM pour leur seul concert cette année à l'amphithéâtre.

Collaborateur du Devoir

FESTIVAL DE LANAUDIÈRE
Du 4 juillet au 3 août.
Billetterie: 1 800 561-4343

LA GRANDE FIESTA MUSICALE SE POURSUIT PENDANT 9 JOURS!

Plus de 500 concerts! 26 JUIN au 6 JUILLET

LES GRANDS CONCERTS 21 h 30

GONZALO RUBALCABA QUINTET CE SOIR! 28 JUIN

F. - À LÉO, HOMMAGE À LÉO FERRÉ DEMAIN SOIR! 29 JUIN

THE BLIND BOYS OF ALABAMA THE DIRTY DOZEN BRASS BAND 2 JUILLET

RODRIGO Y GABRIELA 3 JUILLET

HANK JONES ET BRAD MEHLDAU CE SOIR! 28 JUIN

HANK JONES ET CHARLIE HADEN DEMAIN SOIR! 29 JUIN

McCOY TYNER 2 JUILLET

McCOY TYNER TRIO REMEMBERS JOHN COLTRANE 1^{er} JUILLET (19h)

McCOY TYNER BIG BAND 3 JUILLET

PLEINS FEUX 19 h 30

AL GREEN CE SOIR! 28 JUIN

WOODY ALLEN AND HIS NEW ORLEANS JAZZ BAND DEMAIN SOIR! 29 et 30 JUIN

BELLY OF A DRUNKEN PIANO: UN SPECTACLE SUR TOM WAITS, AVEC STEWART D'ARRIETTA

LES NOCTURNES DU PAVILLON

BILLETTERIE

Bell présente FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC

3 au 13 juillet 2008

MES AÎEUX 5

6 CHARLES AZNAVOUR

infestival.com

Hydro Québec METRO LOTO QUÉBEC lait Ford SAQ VACANCES transat M

Tétons nos 400 ans! TVA LE DEVOIR Ville de QUÉBEC INFO FESTIVAL Bell 418-529-5200 1 888-992-5200 infestival.com

CULTURE

CINÉMA

Full metal planète

GLOBAL METAL

Réalisé par Scot McFadyen et Sam Dunn. 2008. Canada. 93 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Trois ans après l'exhaustif et fort convaincant *Metal - A Headbangers Journey*, les documentaristes canadiens Scot McFadyen et Sam Dunn revisitent leur sujet de prédilection, la musique heavy metal, en adoptant cette fois un point de vue plus global. Ainsi, après avoir minutieusement retracé la genèse et les mutations d'un genre musical volontiers snobé, après en avoir exhibé les entrailles splendides, bref, après avoir effectué un impressionnant travail de fond, nos deux enthousiastes lurons proposent, avec *Global Metal*, un prolongement au voyage. Littéralement.

De fait, c'est le globe tout entier (enfin, presque) qui sert de champ d'observation à toujours fervent Sam Dunn, anthropologue de formation, spécialiste du heavy metal et documentariste par hasard et par nécessité. Et comme lors du premier volet de ce qu'il convient d'appeler un diptyque documentaire, on plonge dans *Global Metal* en se faisant constamment la réflexion que telle chose est surprenante, qu'on ne soupçonnait pas telle réalité et combien d'autres ceci et cela tout aussi intrigants.

Il faut voir, par exemple, les extraits de concert du défunt groupe X Japan, précurseur du mouvement Visual Kei (n'ayez crainte, les explications de Dunn sont aussi limpides que concises): des costumes flamboyants et des crinières à perte de vue qui feraient baver d'envie les membres de Kiss, manifestement l'une des grandes influences de ce sous-genre étonnamment prisé dans un Japon toujours très comme il faut. Tout aussi fascinants sont ces entretiens avec des leaders de groupes de heavy metal du Moyen-Orient qui, sans être les plus politisés — ils le sont tous —,



Dans *Global Metal* de Scot McFadyen et Sam Dunn, on se promène du Brésil à la Chine en passant par Israël, l'Inde, le Japon et les Émirats arabes unis.

son de loin les plus consciencieux, entre autres nuances que vient mettre en relief, sans jamais appuyer, le documentaire. Il s'agit d'ailleurs là d'un des atouts majeurs du film, qui privilégie une approche «multifacettes» de chaque lieu visité: les données politiques, sociales et culturelles sont toujours abordées avant, et souvent pendant, les différents segments. Le portrait mondial ainsi brossé, il va sans dire, dépasse largement le cadre musical initial. Mais le plus beau, c'est que tout cela demeure focalisé, maîtrisé et empreint de la modestie de l'anthro-

pologue passionné ne souhaitant qu'une chose: faire partager, au fur et à mesure, le fruit de ses découvertes. La spontanéité a donc sa place, ce qui donne lieu à quelques bons moments dont il convient de laisser la surprise au spectateur.

Le panorama couvert est impressionnant et, plus étonnant, très varié. On se promène ainsi du Brésil à la Chine en passant par Israël, l'Inde, le Japon et les Émirats arabes unis. Le montage bigarré et dynamique, de concert avec une réalisation assurée et souvent ludique, évite le plus souvent les écueils d'une approche

trop formatée. Certes, la formule «un pays, un chapitre» confère à l'ensemble un certain académisme, mais l'effervescence du propos, la verve de Dunn et le caractère inédit du sujet justifient largement que l'on relativise certains impondérables formels, d'autant plus que les deux réalisateurs ont l'œil pour le détail significatif ou inusité, à des lieues de l'école de la carte postale. Une passionnante incursion dans un univers encore marginal (is) qui saura plaire aussi bien au spécialiste qu'au profane.

Collaborateur du Devoir

Chronique de village un peu guindée

FARO, LA REINE DES EAUX

Réalisation: Salif Traoré. Scénario: Salif Traoré, Olivier Lorelle. Avec Fili Traore, Sotigui Kouyaté, Michel Mpambara, Habib Dembele, Malmouna Héline, Djeneba Koné, Rokia Traore. Image: Jean-Pierre Gauthier. Musique: Bassékou Kouyaté.

ODILE TREMBLAY

À la fois fable et chronique d'un village traditionaliste, *Faro, la reine des eaux* aborde l'éternel combat des anciens et des modernes, un des thèmes récurrents du cinéma africain. Salif Traoré, cinéaste du Burkina Faso, signe avec lui son premier long métrage, une œuvre à la fois belle et maladroite ayant le mérite d'affronter avec délicatesse les démons intérieurs de l'Afrique profonde: superstitions, patriarcat, etc.

L'histoire est celle de Zanga, fils illégitime, brimé dans sa jeunesse, de retour dans son village de pêcheurs après des études d'ingénieur. Il veut aider sa communauté à vaincre les caprices de la rivière en érigeant un barrage, mais les gens croient au pouvoir de Faro, la reine des eaux, et le persécutent. Le pouvoir des hommes sera bousculé par la révolte des femmes, les préjugés contre les enfants illégitimes combattus par le chef du village, qui finira par regarder vers l'avenir: Amours, intrigues, morts et espoirs: le village est un microcosme du monde, et les croyances anciennes vacillent.

Le traitement de l'image est superbe, avec les éléments, l'eau, la terre,

le ciel et le feu, utilisés comme métaphores et mariés à des prises de vue d'une nature majestueuse. Village de huttes, costumes, rituels mystérieux et fascinants: le potentiel des objets hautement photographiques — des tuniques, des barques au bord de l'eau... — est pleinement utilisé. Belle allégorie aussi que ce visage buriné de vieille femme qui contemple l'action en silence, telle une vestale. La musique, le bruitage accompagnent l'action avec beaucoup d'âme.

Mais *Faro, la reine des eaux* souffre des défauts inhérents à plusieurs films d'Afrique noire, collés aux codes du théâtre mythologique. Les acteurs récitent leur texte et manquent de subtilité dans l'expression des émotions, tantôt excessives, tantôt à peine esquissées. L'émotion peine à passer l'écran, faute de naturel dans l'interprétation, faute aussi de dialogues inspirés et d'un scénario bien cousu. Le film doit être accueilli comme une fable dont chaque élément transporte sa morale: mort et renaissance, rébellion et obéissance, défi à la déesse Faro qui réclame un sacrifice, etc. Mais si *Faro, la reine des eaux* peut avoir une portée dans sa société, le film manque trop d'humour, de finesse et d'originalité pour séduire la cinéphilie internationale. Dans la même veine, *Moolaadé*, chronique de village sur fond de dénonciation sociale du grand cinéaste sénégalais Ousmane Sembène, mariât avec autant de brio drame et comédie; une œuvre comme *Faro*, malgré sa beauté et le courage de sa charge, ne semble à côté qu'une pâle copie.

Le Devoir



SOURCE KFILMS AMÉRIQUE

Le comédien québécois Michel Mpambara dans la fable du réalisateur burkinabé Salif Traoré

Quelques places disponibles pour...
LE FESTIVAL DE LANAUDIÈRE
 2 août - Kent Nagano et l'OSM
HISTOIRE ET NATURE
 17 août - Montebello
L'EXPOSITION DU 400e
 23 août - Le Louvre à Québec

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosmont

L'AGENDA
 L'HORAIRE TÉLÉ,
 LE GUIDE DES SOIRÉES
 Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

Antoine Pentsch
Afflux de la main
 aquarelle
 Jusqu'au 12 juillet 2008
GALERIE BERNARD
 3928 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
 mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-19h samedi 11h-17h www.galeriebernard.ca

«MUTINERIES TRANQUILLES»
 Art des années cinquante au Québec à travers la collection du Musée du Bas-Saint-Laurent
 Jusqu'au 26 juillet
 Galerie d'art L'Union-Vie du Centre culturel de Drummondville
 175 rue Ringuet Drummondville
 Du lundi au samedi de 13h à 16h30 — 819-477-5518

LES BELLES SOIRÉES
 ET MATINÉES

LES BELLES SOIRÉES HONGRIE
 Architecture, Paysages, Musique et Paprika
 Du 25 sept. au 10 oct. 2008

Accompagné par
Christiane Gosselin, historienne de l'art

Phillip : 514.284.3366 / 1.866.734.3623
 phillip@voyageregence.com
 www.voyageregence.com

VOYAGE RÉGENCE INC. TRAVEL

6* ÉMISSAIRES
QUÉBEC RÉINVENTÉE
 PAR LA PHOTOGRAPHIE ACTUELLE
 PATRICK ALTMAN / MATHIEU BEAUSÉJOUR / IVAN BINET / LYNNE COHEN / DOYON RIVEST / ISABELLE HAYEUR /

VU PHOTO

EXPOSITION 19 JUIN AU 10 AOÛT 2008
 550, CÔTE D'ABRAHAM, QUÉBEC
 WWW.MEDUSE.ORG/VUPHOTO
 PUBLICATION CHEZ VOTRE LIBRAIRE

collectionner l'art
 une exposition de l'association des galeries d'art contemporain

du 19 juin au 31 août 2008
 Table ronde des collectionneurs, le jeudi 3 juillet, à 20 h

Maison de la culture de Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension
 salle de diffusion de Parc-Extension > complexe William-Hingston
 421, rue Saint-Roch > à 7 minutes du métro Parc
 renseignements > 514 872-8124 > agac.qc.ca

Montreal AGAC

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

08 É t é	Jean-Paul Lemieux La Période classique, 1950-1975 11 mai - 31 août 2008	Françoise Sullivan Les Saisons Sullivan 25 mai - 31 août 2008
	Tacita Dean Fernsehturm 11 mai - 24 août 2008	Oswaldo Macià Calumny • Surrounded in Tears • Something Going on Above my Head 25 mai - 24 août 2008

145, rue Wilfrid-Corbell
 Joliette (Québec) CANADA
 (450) 756-0311
 www.musee.joliette.org
 Mardi au dimanche, 12 h à 17 h

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE
 1967 48 ans 2007

Québec lanauidière



CINÉMA



Ode à la beauté cachée du monde

WALL-E
 Écrit et réalisé par Andrew Stanton. Montage: Stephen Schaffer. Musique: Thomas Newman. Voix (version originale): Ben Burtt, Elissa Knight, Jeff Garlin, Fred Willard, John Ratzenberger, Sigourney Weaver. États-Unis, 2008, 98 min.

MARTIN BILODEAU

Après *Kung Fu Panda*, le cinéma d'animation américain aurait enfin épuisé le bestiaire. A point nommé, Pixar arrive avec *WALL-E*, une œuvre d'exception qui reporte sur la gent électronique, j'ai nommé les robots, la propension à l'anthropomorphisme de Hollywood. On voudrait s'en plaindre qu'on n'y arriverait pas tant le film, à tous les égards, est original, audacieux, porteur de messages (sur la surconsommation, l'écologie, le messianisme, etc.) sans être prêchier de bonnes paroles et, par-dessus toutes ces qualités, débarrassé de la maudite boussole dramaturgique qui donnait le nord à 90 % de ses prédécesseurs.

WALL-E, qui comme *Toy Story* divisera l'avant de l'après, ne reproduit aucune recette éprouvée. Même que dans sa première par-

tie, les auteurs ont fait le pari fou, risqué, brillant, du silence. Nous sommes en 2775. La Terre n'est plus qu'un amas de ruines dans lequel le petit robot du titre, seul « survivant » de son espèce, tente de faire de l'ordre en compactant sa ferraille en milliers de cubes de même taille. Il donne un sens au chaos et, bientôt, de ce chaos renaît la vie. C'est ce qu'Eve, un robot fantomatique (on dirait Casper, modèle électroménager) envoyé par les Terriens, constate. Une plante est apparue, signe que l'atmosphère s'est reformée, que la vie peut reprendre. L'ayant capturée dans sa coquille, le robot est bientôt rapatrié par son vaisseau, dans lequel *WALL-E*, qui a réussi à établir un dialogue fait d'onomatopées, s'embarque lui aussi.

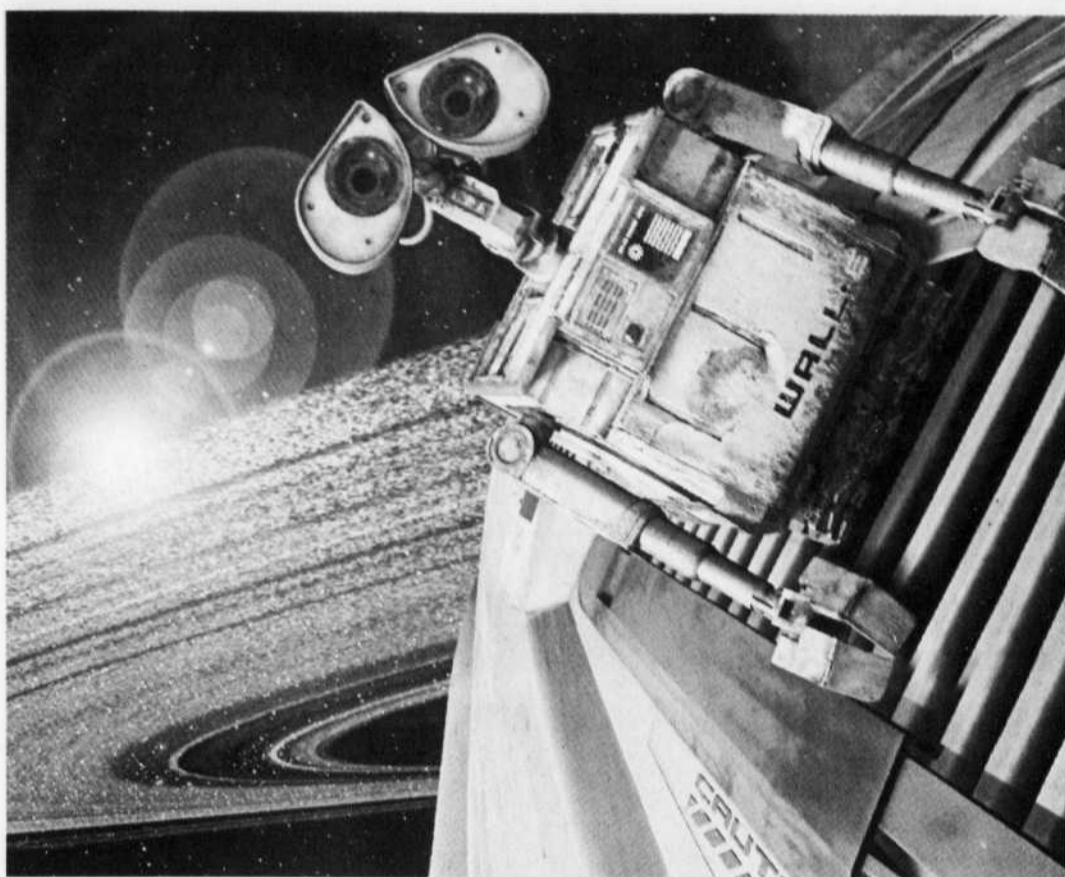
Ainsi débute la portion 2001: *l'odyssée de l'espace* de ce beau film sur l'état du monde actuel et, curieusement, la phase la plus subversive du divertissement. Car, passée la déroute écologique constatée ci-bas, là-haut, dans le ciel, Stanton et ses animateurs ont conduit l'humanité dans sa folie la plus extrême: les hommes, en quête d'une planète habitable, ont renoncé à ce rêve et se complaisent, obèses, dans une société de loisirs façon *L'Age de cristal*,

où la communication entre les individus, même assis côte à côte, se fait par écrans interposés et où Dieu a la forme d'un président: le président d'un p.-d.g. de grand magasin.

On peut rechigner devant le choix un peu racoleur et commode de sexualiser les robots afin d'apporter une dimension sentimentale à un récit qui pourrait s'en passer sans rien compromettre; ou noter l'absence inattendue de *momentum* dans la séquence montrant l'insurrection des machines provoquée par l'attachant robot chenille et qui cause une petite baisse de régime à l'écran.

Mais le film réussit le pari fou, insensé, que personne n'a osé jusqu'ici affronter, de la poésie. Une poésie qui rappelle celle de Norman McLaren et qui sublime le message en art, l'art en message. On ne peut s'empêcher de craindre que le très jeune public se sente un peu déstabilisé devant cette ode à la beauté cachée du monde. On ne peut non plus s'empêcher d'espérer que ce qui, pour les adultes, constitue une compréhension acquise des enjeux soulevés, correspondra, chez eux, à un savoir inné.

Collaborateur du Devoir



SOURCE BUENA VISTA

WALL-E, qui comme *Toy Story* divisera l'avant de l'après, ne reproduit aucune recette éprouvée.

ENTREVUE

Le retour de Patricia Rozema

Son film pour enfants *Kit Kittredge: An American Girl* prendra l'affiche vendredi prochain dans nos salles

ODILE TREMBLAY

Elle nous avait éblouis en 1987 avec *Le Chant des sirènes*, primé à Cannes. Patricia Rozema est cette cinéaste torontoise dont les cinéphiles ont suivi la carrière en dents de scie: *White Room*, *When Night Is Falling*, *Mansfield Park*. Ensuite, à la barre de séries télévisées anglophones, ses œuvres nous étaient un peu passées sous le nez. Puis ce silence de quatre ans... On la croyait disparue du décor.

« J'avais un contrat avec Miramax et mes deux projets sont tombés à l'eau, explique-t-elle. Rien ne fonctionnait et mon entente avec eux m'empêchait de tourner ailleurs. » Frustrante inactivité. La voilà qui resurgit là où on ne l'attendait pas. À la direction d'un film pour enfants: *Kit Kittredge: An American Girl*, en salle le 4 juillet. « J'ai fait ce film pour ma fille », explique-t-elle.

Les « *American Girls* » connaissent un succès phénoménal chez les petites filles, à travers tous les États-Unis. Les livres qui publient les aventures de ces jeunes héroïnes se sont écoulés à 123 millions d'exemplaires. Les « *Girls* » prennent aussi la forme de populaires poupées en costume d'époque (14 millions de poupées vendues). Elles vivent à des moments cruciaux de l'histoire américaine: guerre de Sécession, Deuxième Guerre mondiale, etc., enseignant l'histoire du pays à leur manière. Des téléfilms avaient déjà mis en images leurs aventures, jamais des longs métrages. Patricia Rozema s'est fait offrir d'adapter une de ces histoires au grand écran et elle a attrapé la balle au bond. Le film se déroule au cours de la crise économique des années 30.

Privilégier la vérité historique

Kit-Kittredge: An American Girl donne la vedette à la petite Kit (incarnée par Abigail Breslin, l'interprète de *Little Miss Sunshine*), qui à 12 ans rêve de publier ses récits dans un journal. Aux côtés d'une série de personnages tendres ou ripous, elle vit les affres de la Grande Dépression. Les hobos errants, détestés des bourgeois ruinés ou pas, qui leur attribuent tous les vols, sont de la partie. Les pères se cherchent du boulot, les femmes



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Patricia Rozema a tourné son dernier film avec trois caméras, souvent à l'épaule.

et les enfants se démerdent comme ils peuvent. Patricia Rozema a privilégié une approche un peu vieillotte pour se coller à l'époque. « Je ne voulais rien d'esthétique, mais une lumière naturelle, un grain robuste qui se rapprochait de la vie. »

L'équipe derrière les « *American Girls* » avait déjà accompli un travail de recherche. « De mon côté aussi, j'ai privilégié la vérité historique, m'appuyant sur des photos et des documents d'époque. Au cours de la Grande Dépression, les pères avaient honte devant leurs enfants d'avoir perdu leur emploi, les enfants avaient honte de leurs parents. »

Plusieurs acteurs importants, de Julia Ormond à John Cusack en passant par Stanley Tucci, participent à la distribution. Le scénario, adapté librement des albums, a été écrit par Ann Peacock, qui avait travaillé sur *Les Chroniques de Narnia*. Ce film, entièrement américain, fut pourtant tourné à Toronto, déguisé en Cincinnati pour les besoins de la cause. « Au début, j'éprouvais des scrupules à planter des plateaux américains dans les rues de ma ville, mais les techniciens torontois étaient si ravis d'avoir du travail... Finale-

ment, j'étais contente de demeurer au pays. »

Patricia Rozema a tourné avec trois caméras, souvent à l'épaule. « Ça évitait aux enfants de répéter les scènes, pour le champ et le contrechamp, de capter une intimité. Diriger Aibigail, c'est comme travailler avec une actrice adulte, mais j'avais aussi sur mon plateau trois petites filles sans expérience, qui parfois paniquaient. »

Kit Kittredge: An American Girl, déjà projeté aux États-Unis dans quelques salles-tests, connaîtra la semaine prochaine une sortie monstre: 18 000 écrans à travers l'Amérique. « Je suis en accord avec ce film. Moralement et psychologiquement, j'approuve son contenu et ses valeurs », profère-t-elle.

N'empêche que le rêve de Patricia Rozema est quand même de tourner, aux États-Unis ou au Canada, des œuvres à caractère plus surréaliste et personnel, comme l'avait été *Le Chant des sirènes*. Peut-être *Kit Kittredge* lui servira-t-il, comme elle l'espère, de rampe de lancement pour sa conquête de l'Amérique.

Le Devoir

Torturante valse à trois

LUMIÈRE SILENCIEUSE (SILENT LIGHT)

Réalisation et scénario : Carlos Reygadas. Avec Cornelio Wall Fehr, Miriam Toews, Maria Pankratz, Peter Wall, Elisabeth Fehr. Image : Alexis Zabé. 142 min.

ODILE TREMBLAY

Carlos Reygadas, une des voix montantes les plus intéressantes de la nouvelle vague mexicaine, nous livre, avec *Lumière silencieuse*, une œuvre incandescente, poignante et d'une grande maîtrise formelle. On lui devait déjà *Japon* et *Bataille dans le ciel*, mais ce film est plus épuré que ses précédents, porté par la lumière et la beauté de la nature, porté aussi par l'extrême simplicité du récit et une dimension mystique. Grand admirateur du cinéma d'Andrei Tarkovski, pour qui la lutte du spirituel et du matériel se traduit aussi par la quête du cadre parfait, Reygadas a situé son action (dans un dialecte allemand) au sein d'une communauté mennonite, agraire et pieuse qui vit en marge de la population mexicaine.

Avec un rythme d'une extrême lenteur, qui épouse la pulsation de la vie familiale et le lien étroit qui unit les humains à la terre et au ciel, le cinéaste met en scène un triangle amoureux: le mari, l'épouse et la dernière, dont il épie les gestes et scrute les visages. Les objets et les transformations du paysage font écho aux émotions des êtres. Sur

cette vie de famille en apparence paisible plane une anxiété sourde, toujours palpable. La pendule marque les heures, les champs sont blonds, les personnages beaux et étranges, le décor défile sur la route ensoleillée. Les rites scandent les jours, de rares dialogues laissent le silence impassible planer, maître du film.

Johan (Cornelio Wall Fehr), mari d'Esther (Miriam Toews), en aime une autre: Marianne (Maria Pankratz). Les deux femmes, d'une ressemblance saisissante, ne sont ici que l'envers d'une unique médaille: habitude contre nouveauté. Un homme écartelé, une femme malheureuse, une maîtresse qui souffre aussi: ce triangle se vit dans une douleur qui culmine sur la crise cardiaque d'Esther sous l'arbre et sous l'orage. Il sera question de miracle, de don quasi christique, d'amour transféré.

Reygadas dirige, comme à son habitude, des acteurs non professionnels, tous issus de communautés mennonites, et capte l'essence de leur jeu. La vie palpite sous nos yeux, au garage, à la rivière, au ranch, avec un moment délicieux où, sur une vieille télé, Brel entonne *Je vous ai acheté des bonbons*, scène insolite de complicité entre le père et ses enfants, alors que l'ombre de la maîtresse s'éloigne.

Les plans, souvent fixes, accrochent un silence crispé, un dimanche en famille, des transports amoureux. La première et la dernière image, une nuit étoilée ouvrant sur l'aube ou sur le crépuscule, évoquent les couvertures d'un

livre, qui se referment après le récit. Sur cette quête de transcendance, inatteignable, l'attente est impas-

sible; le salut, une promesse qui tarde à venir. Tout le film procure une sorte d'envoûtement, causé par la perfection des plans (une perfection limitative parfois, car le cadre étouffe aussi l'action) et la lenteur du rythme hypnotique.

Dans l'entourage des protagonistes, aucun jugement moral. Ne reste que cette torturante valse à trois, dans une nature somptueuse qui éclaire les dérives de l'être humain désespéré en quête d'une sagesse fuyante. Reygadas signe ici son œuvre la plus aboutie, mais où l'action se fige parfois en ce temps en suspension qui flotte de bout en bout sur ce remarquable *Lumière silencieuse*.

Le Devoir

ARCHAMBAULT
 Les cinémas de Québec et de la région

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
 du 17 au 23 juin 2008

- 1 PASSE-PARTOUT Coffret 4
- 2 GENESIS When in Rome 2007
- 3 BORDERLINE
- 4 CRUISING BAR
- 5 LES MYSTÉRIEUSES CITÉS D'OR
- 6 FOOL'S GOLD
- 7 LE PEUPLE INVISIBLE
- 8 IMAGES DE QUÉBEC : 1608-2008
- 9 JUMPER
- 10²⁴ Saison 1
- 11 SHAWSHANK REDEMPTION
- 12 300
- 13 DJ TÈSTO Elements of Life : World Tour
- 14 INDIANA JONES The Adventure Collection
- 15 THE BUCKET LIST
- 16 PIRROT Coffret 3
- 17 GOODFELLAS
- 18 RIHANNA Good Girl Gone Bad Live
- 19 400^e ANNIVERSAIRE DE QUÉBEC
- 20 RUMEURS Saison 4

★★★★★
 John Griffin, THE GAZETTE

★★★★★
 Marc-André Lussier, LA PRESSE

DE L'AUTRE CÔTÉ
 GÉRARD FATH AKIN

90
 somalino! EX-CENTRIS LE FORUM 22

IL S'EN PASSE DES CHOSES AU PARC !

GLOBAL METAL (V.F. 17h30) et (V.O.A. 19h30, 21h30)

CRUISING BAR 1 Tous les soirs à 17h15

MARTIN SCORSESE, SES DÉBUTS ÉLECTRISANTS
 6 courts en exclusivité, tous les soirs à 19h00

LOUIS DE FUNÈS au sommet de son art
LA GRANDE VADROUILLE
 Son plus grand succès, à 19h00

LE CORNIAUD à 17h00, 21h15

3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT

CINÉMA DU PARC
 3575 Du Parc, 514-281-1900

www.cinemaduparc.com

APRÈS LA VIE DES AUTRES, LES FAUSSAIRES ET DE L'AUTRE CÔTÉ, LE NOUVEAU FILM ALLEMAND ACCLAMÉ DANS LE MONDE ENTIER.

★★★★
 JOHN GRIFFIN THE GAZETTE

« MAGNIFIQUEMENT INTERPRÉTÉ PAR DEUX ACTRICES REMARQUABLES. »
 MARC-ANDRÉ LUSSIER LA PRESSE

MONICA BLEIBTREU
 HANNAH HERZSPRUNG

QUATRE MINUTES
 UN FILM DE CHRIS KRAUS

VERSION ORIGINALE ALLEMANDE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
 CINÉMA Beaubien 2306, Boulevard E. 721-6000

VERSION FRANÇAISE
 CINÉMA LE CLAP

À L'AFFICHE!
 V. ORIGINALE ALLEMANDE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS
 CINÉMA ANG LE FORUM 22

LIVRES

Plus dure est la chute



LOUIS HAMELIN

Quand penser est redevenu possible, après la Chute des Tours, le 11 septembre 2001, le premier écrivain auquel j'ai pensé ne pouvait pas ne pas être Don DeLillo. Si l'assassin de John Lennon sortait, ainsi qu'on l'a supposé, d'un roman de J. D. Salinger, les avions de ce matin-là, c'était écrit dans le ciel, sortaient d'un roman de Don DeLillo. Dix-neuf fous de Dieu, et Allah était leur prophète. Des milliers de New-Yorkais carbonisés dans le temps de la terre, lancés à travers le ciel étroit des canyons de béton et de verre comme des puces tombées du dos d'un chien, ensevelis sous les décombres, et des millions d'autres tétanisés, appelant Dieu et gémissant, formant bientôt ces colonnes hallucinées et médiévales qui s'élevaient sur les ponts des fleuves autour de la fourmière frappée au cœur, de la cité enfumée comme un vulgaire terrier de lapin, scène qui n'était pas moins apocalyptique lorsque contemplée d'un bord de lac de l'arrière-pays abîbientin et qui laissait loin derrière le nuage de brume rose de la tête de JFK explosant sous le ciel texan. Et Don DeLillo était leur prophète.

Comment ne pas penser à lui et à ses livres, à la petite famille de *Bruit de fond* fuyant devant un nuage mortifère baptisé «événement toxique aéroporté», à la lente ascension de Lee Harvey Oswald dans *Libra*, du métro de Brooklyn jusqu'à la prééminence de Dealy Plaza à Dallas, à l'écrivain reclus de *Mao II* qui annonce, en même temps que l'ère des fous, la fin de la littérature et l'apparition d'une nouvelle race de narrateurs: les terroristes («You enter your code in Brussels and blow up a building in Madrid»)? Et quand DeLillo, pour refermer la parenthèse

de la guerre froide et de la terreur atomique, publie, en 1997, *Underworld*, salué peut-être un peu hâtivement comme son chef-d'œuvre, que voit-on sur la photo qui orne la jaquette du livre? En plein dans le mille: les tours du WTC, surplombant le paysage mental de ce chantage du Complot et de la Menace, enfant de l'amour-haine de la Grosse Pomme dont les livres, qu'ils se déroulent dans le Midwest ou en Grèce, ne sont jamais que d'autres chemins qui mènent à New York. Les tours du WTC, symbole défilien par excellence, comme une pure provocation de l'espace, appelant les Boeing fous. Nonobstant leur funeste mégalomanie et leur caractère monstrueux à la limite de l'inclassable, pour qui connaît un peu l'univers du Don, les attentats du 11-Septembre tenaient à la fois de l'injure personnelle et du fantasme morbide réalisé. C'est dire à quel point son roman sur le sujet était attendu.

J'ai lu, jusqu'à présent, deux romans inspirés du 11-Septembre. Celui, plutôt qu'étaillé, de Jonathan Safran Foer respectait, à sa manière, l'ampleur de la catastrophe, l'impossibilité pour l'imagination d'en embrasser les tenants et aboutissants historiques, et se concentrait en conséquence sur l'exploration des blessures et la psyché des victimes. Vieux guerrier, John Updike n'a pas craint pour sa part d'entraîner son lecteur dans les tréfonds de la volonté djihadiste, faisant le choix d'exposer un projet d'attentat inventé de toutes pièces, rejeton des crâches de 2001, puisque son propos était d'illustrer le fonctionnement de la pensée terroriste et non de fouiller les décombres de Ground Zero. Là où l'histoire rejoint l'actualité, les tours jumelles continuent de boucher le ciel, comme si le gigantisme de l'événement lui-même écrasait d'avance toute tentative de re-création. C'est pourquoi Don DeLillo ne pouvait sans doute pas y consacrer une fiction historique d'une profondeur de champ, d'une ambition intellectuelle et d'une audace égales à celles qu'il a déployées pour *JFK* et le brillant exercice d'investigation créatrice qu'était *Li-*

bra. Il a donc choisi, entre les deux approches évoquées plus haut, une voie mitoyenne: d'un côté, les victimes et leurs blessures, les dégâts psychologiques; de l'autre, les bombes humaines, le mystère de leur état d'esprit.

Au pays du kit littéraire et du «Keep it simple», DeLillo est condamné à faire figure d'auteur cérébral. Aux États-Unis, un pluriel en mal de polémique les a déjà accusés, lui et quelques autres, d'écrire «compliqué», ce qui veut dire mal. Annie Proulx faisait aussi partie du lot. Or cette dernière est très capable de mal écrire et je n'ai pas l'impression qu'elle le fasse exprès. Comme pour bien d'autres, seul son traducteur le sait... Et justement, je m'avise du fait que *L'homme qui tombe* est le premier roman de Don DeLillo que je lis en français. Il n'a pourtant pas arrêté de publier depuis *Outremonde*. Ce printemps même vient de sortir, en français dans la collection «Thésaurus», le premier tome des œuvres complètes et j'aurais aimé vérifier de visu que la compilation ne respectait pas l'ordre chronologique, mais les services de presse du groupe Actes Sud sont comme ça: impossible de s'y fier pour avoir son content de lecture-dodo. Rien ne m'empêche d'aller acheter de ma propre initiative, oui, je sais. Mais alors, il va falloir m'inventer un moteur qui carbure aux livres plutôt qu'au pétrole. Et Amazon.com, eh, Cro-Magnon? Bon, O.K. La vérité, c'est que DeLillo ne m'a pas manqué tant que ça depuis *Outremonde*.

Au pays du kit littéraire et du «Don't tell it, show it!», l'écriture toute en ondulations du Don s'attache à épouser et reproduire le moindre mouvement de l'âme jusque dans l'oscillation des choses elles-mêmes et à traquer dans les gestes et le plus léger crépitement neuronal les atomes de sens qui s'y trouvent, pour les épouser jusqu'à l'infime. Comme un fildefériste se balançant sur son câble tendu entre deux tours, au risque du vide. Passe encore qu'il ait besoin de la perche, mais il ne va pas se mettre à faire tourner un ballon sur son nez en plus? De sophistiquée et caustique qu'elle était dans *Bruit de fond*

et *Mao II*, son écriture est devenue sophistiquée, point. Et devant certaines phrases du petit dernier, saisi d'un doute terrible, je me raccroche à l'idée que la traduction y est certainement pour quelque chose et fais de mon mieux pour ne pas entendre la petite voix du pluriel en mal de polémique qui sommeille au fond de mon disque dur et me susurre à l'oreille: il écrit compliqué, tu trouves pas? Je veux dire: là où le sourire de la phrase s'étire jusqu'à devenir forcé, et tout à coup, au lieu d'une lumière capable de mordre, on voit apparaître une grimace de singe songe.

«[...] la friction adhésive qui rend l'individu possible.» «[...] extrayant des choses du temps et de la mémoire pour les lâcher dans l'espace obscur où se tient son expérience accumulée.» Sans compter cette fameuse «réduite à la seule duplication de son ADN», ce qui ne l'empêche pas de s'exprimer comme ceci: «[...] je l'imagine venant d'une ville lointaine et en route vers une autre ville lointaine, et ni l'une ni l'autre n'ont de forme ou de substance.»

Je vis depuis environ quinze ans avec Scott, Bill et Karen, personnages d'un autre roman de DeLillo. Mais ceux de *L'homme qui tombe*, il faut presque se pincer pour arriver à croire qu'ils existent. Et les trois brefs chapitres qui nous montrent les terroristes avant et pendant l'attentat semblent étrangement plaqués, pour ne pas dire bâclés. Un roman bien sombre, dans lequel, à ces jeunes gens prêts à mourir, l'empire matérialiste n'a que la désespérance ritualisée du jeu de poker à opposer. Et qui semble rétrospectivement donner raison au Bill Gray de *Mao II*, l'écrivain crépusculaire condamné à s'effacer devant la violence de l'image.

Collaborateur du Devoir

L'HOMME QUI TOMBE

Don DeLillo
Traduit de l'américain par Marianne Véron
Actes Sud
Arles, 2008, 298 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Histoire d'idées

Comme la plupart d'entre vous probablement, je ne connaissais de Remy de Gourmont que ce qu'en dit Léautaud dans son journal. Ce cofondateur de *Mercur* de France eut en son temps une influence certaine sur la vie littéraire française. Charles Dantzig, dans la préface qu'il donne à un choix de textes intitulé *La Culture des idées* dans la collection «Bouquins», rappelle savamment que c'est pour s'opposer à cette revue que Gide et ses amis songèrent à créer *La Nouvelle Revue française*.



GILLES ARCHAMBAULT

Avant tout, Gourmont est un solitaire qui ne se préoccupe pas de plaire. Il a écrit des romans oubliés, et ses essais, tout intéressants qu'ils puissent être, sont formés d'articles réunis en volume.

On lira avec curiosité *Physique de l'amour et La Culture des idées*. De même ses *Promenades philosophiques* contiennent-elles des propositions qui, pour être contestables, n'en sont pas moins des invites à la réflexion.

A titre d'exemple: «Le peuple peut faire des émeutes; des révolutions jamais. Les révolutions viennent toujours d'en haut.» Ou encore: «Aimez-vous les uns les autres. Comme cela, sans se connaître? Non, un peu de pudeur, un peu de dignité.»

Pierre Herbart hésita avant de publier en 1937 son journal concernant son séjour en Union soviétique. La désillusion ressentie devant la réalité d'une révolution qu'il avait idéalisée, il ne s'accordait pas le droit d'en faire état. Ne pas oublier qu'on était alors en pleine guerre d'Espagne et qu'une dénonciation pouvait donner un coup de pouce au franquisme. Seul le *Retour de l'URSS* de Gide fincité à la publication. En *U.R.S.S. 1936* raconte sans détour les étapes d'un désenchantement. Herbart ne tarde pas à constater que le régime

profitait surtout aux membres du parti, que les ouvriers sont méprisés là comme ailleurs. Il note aussi des points d'amélioration dans la condition de tous les jours. Amélioration qui ne se vérifie surtout pas dans la liberté accordée aux écrivains et aux créateurs. Partout, c'est la mainmise du stalinisme. Le lecteur trouvera aussi des pages instructives sur la mort d'Eugène Dabit, personnage attachant de la littérature française de l'époque et qui était du voyage en même temps que Louis Guilloux et l'auteur des *Caves du Vatican*.

Le Grand Dérèglement de Patrick Wald Lasowski fait état du chambar-

dement qu'apporta dans les consciences le roman libertin des XVII^e et XVIII^e siècles. Après avoir établi l'origine du mot même de «libertin», l'auteur décrit de façon concise la littérature libre de toute retenue d'ordre religieux ou philosophique qui accompagna ou provoqua la dissolution des mœurs.

Crébillon fils, Gaudard d'Aucourt, Sade, Voisenon, Restif de la Bretonne, entre autres, sont mis à contribution par notre universitaire, qui en démontre avec brio le rôle de déclencheurs. Si on peut sortir saturé de tant d'évocations de débâches et de plaisirs de tous ordres, on y ren-

contre en même temps des bonheurs d'expression d'une époque où, en plus de jouer au lit, on savait traduire ses exploits sans ennuyer. Ce qui n'est pas souvent le cas du divin marquis, on en conviendra peut-être.

Collaborateur du Devoir

LA CULTURE DES IDÉES

Remy de Gourmont
Robert Laffont, coll. «Bouquins»

Paris, 2008, 1102 pages

EN U.R.S.S. 1936

Pierre Herbart
Gallimard/L'Écriture des lettres
Paris, 2008, 182 pages

LE GRAND DÉRÈGLEMENT

Patrick Wald Lasowski
Gallimard, coll. «L'Infini»
Paris, 2008, 167 pages

NANCY HUSTON

L'espèce fabulatrice

«Mais bien que *L'espèce fabulatrice* soit un essai sur l'identité, c'est aussi un vibrant plaidoyer pour l'imaginaire... et le roman, dont la forme complexe, selon Huston, est au plus près de la pensée humaine.»
- Chantal Guy, *La Presse*

«On l'aura compris, *L'espèce fabulatrice* est un petit livre vif et réjouissant sur les vertus du roman qui nous aide à mettre à distance la réalité et donc à la comprendre.»
- Olivia de Lamberterie, *Elle France*

ACTES SUD • LEMÉAC

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

«CE LIVRE EST MAGISTRAL»
DIDIER FESSOU, *Le Soleil*

FRANCO-AMÉRIQUE

378 PAGES, 39,95 \$, ISBN 978-2-89448-533-0

SEPTENTRION.QC.CA
Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

DON DELILLO

L'homme qui tombe

«[Dans *L'homme qui tombe*,] les Américains n'ont certainement pas trouvé de réponse; ils se sont trouvés eux-mêmes.»
- Christophe Bernard, *Ici*

«C'est un très grand livre de don DeLillo, peut-être LE roman du 11-Septembre.»
- Pierre Monette, *Entre les lignes*

ACTES SUD • LEMÉAC

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

ARCHAMBAULT & CO
Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 17 au 23 juin 2008

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 MILLÉNIUM T. 1, 2 ET 3 Stieg Larsson (Actes Sud)	1 MANGE, PRIE, AIME Elizabeth Gilbert (Calmann-Lévy)
2 SILENCE DE MORT Christine Brouillet (Courte Échelle)	2 LES SECRETS DES SAUCES RÉVÉLÉS Jérôme Ferrer (La Presse)
3 TOUTES CES CHOSE QU'ON NE S'EST... Marc Levy (Robert Laffont)	3 JE N'AURAIS PAS LE TEMPS Hubert Reeves (Seuil)
4 PARCE QUE JE T'AIME Guillaume Musso (Pocket)	4 LE SECRET Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
5 GIN TONIC ET CONCOMBRE Rafaelle Gormain (Libre Expression)	5 L'ARC DES TRUCS DE MADAME... Louise Robitaille (Publistar)
6 LES ENFANTS DE LA LIBERTÉ Marc Levy (Pocket)	6 NOUS ÉTONS INVINCIBLES Denis Morisset (JCL)
7 CHAQUE FEMME EST UN ROMAN Alexandre Jardin (Grasset)	7 LA VIE APRÈS LA MORT T. 2 France Gauthier (La Semaine)
8 ECHO PARK Michael Connelly (Points)	8 L'ART DE CONJUGUER Collectif (Hurtubise HMH)
9 À GENOUX Michael Connelly (Seuil)	9 LES RÊVES DE MON PÈRE Barack Obama (Presses de la Cité)
10 UN PETIT PAS POUR L'HOMME Stéphane Dompière (Québec Amérique)	10 NOUVELLE TERRE Eckhart Tolle (Ariane)

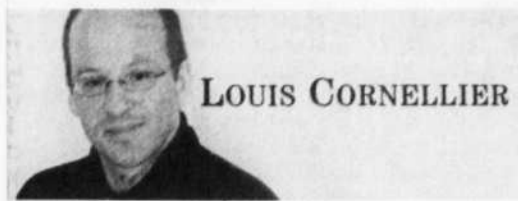
JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)	1 EAT, PRAY, LOVE Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
2 LE CLUB DES DISEUSES... T. 1 Dotti Enderle (ADA)	2 A NEW EARTH Eckhart Tolle (New American Library)
3 RENCONTRES DE L'ÉTRANGE T. 1 Linda Joy Singleton (ADA)	3 STEP ON A CRACK J. Patterson/M. Ledwidge (Vision)
4 IAN FLIBUS T. 1: L'ÎLE AUX TREIZE OS Alain Ruiz (Boomerang)	4 BONES TO ASHES Kathy Reichs (Pocket)
5 LES SECRETS DE L'UNIVERS T. 1... Charbonneau/Birodu/Villeneuve (ADA)	5 THE BOURNE BETRAYAL R. Ludlum/E. V. Lueftbader (Grand Central Pub.)
6 SÉTI T. 1: LE LIVRE DES DIEUX D. Matvat / C. Pelletier (Pierre Tisseyre)	6 THE POWER OF NOW: A GUIDE TO... Eckhart Tolle (New World Library)
7 LA MAGIE DU DIADÈME T. 1: LE LIVRE... John Peel (ADA)	7 SIMPLE GENIUS David Baldacci (Vision)
8 TUNNELS T. 1 Roderick Gordon (Michel Lafon)	8 GOOD IN BED Jennifer Weiner (Atria Books)
9 LEONIS T. 11: LE TEMPLE DES... Mario Francis (Intouchables)	9 HIGH NOON Nora Roberts (Jove)
10 FASCINATION Stephanie Meyer (Hachette)	10 THE WOODS Harlan Coben (Signet Book)

CÉLÉBRONS LA CULTURE
Présentation des activités jusqu'au 9 juillet

Consultez notre CIRCULAIRE!

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Pour en finir avec *Le Secret*

LOUIS CORNELIUS

Le *Secret*, un ouvrage à saveur ésotérique sur la pensée positive, aurait été vendu à plus de 300 000 exemplaires au Québec. Selon des acteurs bien informés du milieu de l'édition, ce chiffre fourni par Un monde différent, l'éditeur de la version française de l'ouvrage, relève de l'enflure commerciale. N'empêche que le livre de Rhonda Byrne, productrice de la télévision australienne, figure sans relâche au palmarès des succès de librairie depuis sa sortie en 2007.

Ce phénomène, car c'en est un, a inquiété Jean-Charles Condo, diplômé en génie et en physique de l'Université de Montréal, et Natacha Condo-Dinucci, psychoéducatrice et sœur du premier, au point qu'ils ont résolu de lui consacrer un essai critique. Intitulé *Enquête sur Le Secret*, cet ouvrage prend très au sérieux ce phénomène qu'on pourrait croire anodin. «Le Secret, écrivent-ils, est souvent décrit comme un livre inoffensif qui ne peut qu'apporter un peu de réconfort, motiver et favoriser la pensée positive. Un examen plus détaillé révèle toutefois que Le Secret propage des valeurs antisociales qui se rapprochent dangereusement de la pensée sectaire.»

Mais qu'est, au juste, ce fameux secret? Il s'agirait, selon le délinant bricolage imaginé par Byrne, du contenu d'un texte gravé dans la pierre 3000 ans avant Jésus-Christ et parvenu jusqu'à nous grâce à

un parchemin, évoqué dans un écrit alchimique du Moyen Âge. Obscur et indigeste, ce texte contient des phrases comme celle-ci: «Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas; par ces choses se font les miracles d'une seule chose.» De grands hommes comme Beethoven, Platon, Victor Hugo et Einstein s'en seraient faits les gardiens.

Le secret que contiendrait ce texte, selon Byrne, serait assez simple et se résumerait à ce qu'elle appelle «la loi de l'attraction». Cette dernière, résumant les Condo, «postule que les pensées et les émotions provoqueraient ou modifieraient directement des événements extérieurs». Il s'agirait donc de vouloir très fort quelque chose pour que cela se produise. Vous voulez être riche? Croyez-y, mais alors là vraiment fort, et vous le serez. Si ça ne marche pas, c'est que vous n'y croyez pas assez.

Failles évidentes

On devrait pouvoir arrêter ici, tant tout cela est à ce point extravagant qu'on se demande à quoi bon perdre de l'énergie à le réfuter. L'immense succès populaire de ces élucubrations pousse pourtant les partisans de la pensée critique à continuer, afin de démasquer en détail cette arnaque qui abuse les esprits crédules.

Les Condo pointent d'abord les failles évidentes de l'ouvrage de Byrne. On y trouve, par exemple, des citations détournées ou inventées. On y trouve aussi des contradictions. Byrne affirme, notamment, que l'univers, le récepteur de nos demandes, ne saisit pas les négations (il comprendrait «je veux être en retard» lorsqu'on formule «je ne veux pas être

en retard»), avant d'affirmer le contraire un peu plus loin (ne dites pas «je ne suis pas riche»). Byrne prétend aussi que la loi de l'attraction ne peut pas influencer la vie des autres. Pourtant, ses adeptes qui souhaitent trouver des billets de banque au sol disent en trouver. Aussi, il a bien fallu que quelqu'un les laisse échapper! Que dire, enfin, de ses affirmations selon lesquelles les ressources de l'univers sont illimitées, la nourriture n'a rien à voir avec le poids et le vieillissement du corps n'est qu'une croyance facile à renverser?

Pourtant, ça fonctionnerait, selon certains témoignages rapportés par des adeptes de Byrne. «Nous verrons en effet, répliquent les Condo, que ces récits s'expliquent tout simplement par une mauvaise interprétation de la cause eux événements.» Par exemple, des étudiants qui attribuent leur succès scolaire à la loi de l'attraction avouent avoir étudié «jusqu'à ce que leur cerveau explose». Une élève rejetée déclare être devenue plus populaire après avoir lu *Le Secret* et avoir changé d'attitude. Alors, l'attraction ou l'attitude? Pour expliquer des cas plus spectaculaires, les Condo ont recours à la loi des grands nombres. «Pour simplifier, écrivent-ils, disons qu'une loterie quelconque est jouée par un million de joueurs et que 40 000 d'entre eux utilisent le chèque du site du Secret. Si le gros lot est gagné chaque semaine, il y aura une chance sur 25 — c'est-à-dire 40 000 sur un million — pour qu'un tenant du Secret remporte le gros lot.» Comme l'écrit simplement André Comte-Sponville: «Le secret, c'est qu'il n'y a pas de secret.» L'ésotérisme à deux sous de Byrne, malgré son vernis scientifique, est une fumisterie.

Il entraîne, toutefois, des risques psychologiques et sociaux bien réels. Byrne incite ses adeptes à ne

pas s'exposer à des pensées «nocives». Elle leur suggère, par exemple, de fuir les malades, les obèses et les pauvres (après tout, ils sont responsables de leur sort puisqu'ils n'ont pas voulu assez fort ne pas l'être!), de même que ceux qui ne pensent pas comme eux, pour éviter de se faire contaminer. Elle les incite même, ajoutent les Condo, «à démissionner de leur devoir de citoyen» et «à se désintéresser totalement de l'état du monde» en ne s'informant plus. Les actualités à la télé ou dans les journaux sont trop négatives. A l'éloge de la pensée magique, donc, elle ajoute un plaidoyer en faveur de la pensée sectaire.

Ce sont ces désolantes considérations qui font écrire à Normand Baillargeon et Louis Dubé, préfaciers de cette enquête, «que tout le propos de Byrne témoigne d'un individualisme et d'un consumérisme exacerbés qui sont loin de faire honneur à la civilisation qui les engendre». En postface, Yves Casgrain, spécialiste des mouvements sectaires, va dans le même sens. «Toutes les pages de ce bouquin, écrit-il, transpirent l'égoïsme et suintent l'ignorance. [...] Le Bonheur, c'est l'autre! Quiconque vous dira le contraire est un faussaire et un fossyeur de l'âme!»

Belle démonstration d'esprit critique appliqué, nourri à la connaissance scientifique et au souci de l'autre, cette *Enquête sur Le Secret* fait œuvre de salubrité intellectuelle.

louisco@sympatico.ca

ENQUÊTE SUR LE SECRET

Jean-Charles Condo et Natacha Condo-Dinucci
Préface de Normand Baillargeon et Louis Dubé
Postface d'Yves Casgrain
AmériK Média
Montréal, 2008, 200 pages

PHILOSOPHIE

Les exercices de Goethe: la quête des sommets

GEORGES LEROUX

La notion d'exercices spirituels rappelle les nombreuses traditions religieuses qui, comme celle des *Exercices* de saint Ignace de Loyola, ont proposé des moyens pour progresser sur le chemin de l'ascèse et du salut. Mais dans le cadre où Pierre Hadot ne cesse de les reprendre, depuis son grand livre *Exercices spirituels et philosophie antique* (première édition, 1981), ces exercices renvoient plutôt à l'histoire de la philosophie grecque dont ils sont d'abord issus: de Socrate aux stoïciens, il s'agit d'approfondir les dimensions les plus concrètes de la recherche de la sagesse. Méditer le présent, affronter la mort, mais sans évoquer le soutien d'une transcendance ou d'une providence qu'on pourrait prier, encore moins un autre monde où on espérerait parvenir.

L'esprit s'adresse à lui-même, aidé par les consignes d'un texte qui lui sert de guide. Par exemple, les *Pensées pour moi-même* de Marc-Aurèle. Pierre Hadot a soutenu que l'effort principal de la pensée grecque était moins une entreprise de vérité qu'une recherche de sagesse, et que si la connaissance

avait un rôle, c'était d'abord celui de nourrir l'exercice spirituel.

Cette approche l'a conduit à relier tous les grands textes anciens, du *Timée* de Platon aux *Lettres* de Sénèque, comme des instruments disposés sur ce chemin du bonheur philosophique. Son édition de Marc-Aurèle, en voie d'achèvement, en constitue certainement l'illustration la plus forte. Dans ce récent recueil d'études consacrées à Goethe, Pierre Hadot retrace la survie de cette éthique du présent chez le grand poète allemand. Là où on croirait que le romantisme impose la nostalgie du passé, il montre à travers une suite de lectures, toutes plus riches et inspirées les unes que les autres, que Goethe était pénétré de cet amour du présent et qu'il en tira à la fois une manière de vivre et une esthétique de l'instant. On y retrouve autant le Goethe du *Voyage en Italie* que celui de *Wilhelm Meister*, autant dire toute l'œuvre, et c'est pour y reconnaître cette injonction, constamment reprise, d'oser vivre, de le désirer dans le présent et, suivant les maximes stoïciennes, de penser que le bonheur est d'abord un accord avec la nature.

Le rôle des ascensions

Consentir à la vie, adopter le regard de la distance, nourrir la contemplation de l'existence à compter d'une position d'écart et de hauteur: rappelant l'empereur Hadrien faisant l'ascension de l'Étna, ou Julien grimant le Kasios d'Ephèse, Hadot insiste sur le rôle de ces ascensions dans l'adoption d'un regard spirituel sur la finitude. Cette tradition se retrouve chez Goethe, où la quête des sommets est associée à tout renouvellement, la séparation du passé étant la condition de la liberté. Les chapitres de ce livre gravitent autour de thèmes qui, comme les montgolifères ou les génies planants, ont tous chez Goethe une portée de détachement.

Riche d'une connaissance éblouissante de l'œuvre, ce livre ne manque pas d'éclairer aussi la biographie. On s'émerveille à chaque page de découvrir tant de textes qui répondent à l'appel de cette maxime unique: «Memento vivere!» Tissé de reminiscences stoïciennes, comme seul Pierre Hadot pouvait les débusquer, ce parcours reprend presque à son compte les exercices qu'il veut mettre en lumière: dans ces lec-

tures de Goethe, on entend le philosophe qui invite à relire, et qui ne se prive pas de citer, et de citer encore pour convaincre.

Ce livre présente une éthique austère, malgré la joie qu'elle prescrit, car le volontarisme sur lequel elle s'appuie n'efface pas si facilement la force du passé, la douleur de tout ce qui manque et manquera toujours. Mais en dépit d'apories nombreuses, et notamment celles qui ont trait à la possibilité de la souveraineté du sage, ce livre est une leçon de vie. Revenir aux exercices de Goethe, c'est sans doute d'abord retrouver son écriture, et cela, Pierre Hadot nous en donne les moyens admirablement; mais il propose beaucoup plus, il fait de Goethe un héritier de Marc-Aurèle.

Collaborateur du Devoir

N'OUBLIE PAS DE VIVRE

GOETHE ET LA TRADITION DES EXERCICES SPIRITUELS
Pierre Hadot
Albin Michel,
«Bibliothèque des idées»
Paris, 2008, 286 pages

ANTHOLOGIE

L'écrivain face au public

NAÏM KATTAN

Le poète anglais Robin Robertson a eu une idée originale: demander à une soixantaine d'écrivains du Royaume-Uni (anglais, écossais, gallois, irlandais) de décrire des moments où, face à un public, ils ressentent de la honte.

Les incidents ont tous lieu quand les poètes et les romanciers sont invités à des lectures publiques ou à des tables rondes. Deux situations reviennent fréquemment. Ayant trop bu pour fêter et, souvent, pour surmonter leur trac, les écrivains se présentent devant le public la conscience affaiblie et sont parfois totalement absents. Cela peut prendre diverses formes. Paul Farley, par exemple, est angoissé par l'idée que le micro puisse capter les bruits de ses intestins; plusieurs autres plongent carrément dans un profond sommeil.

L'autre motif de honte, ou plutôt d'humiliation, concerne le public. Il brille souvent par son absence. Certains font la lecture de leurs poèmes devant trois ou quatre vieilles personnes. Il arrive même à certains de lire devant des salles totalement vides quand il y a promesse de rémunération.

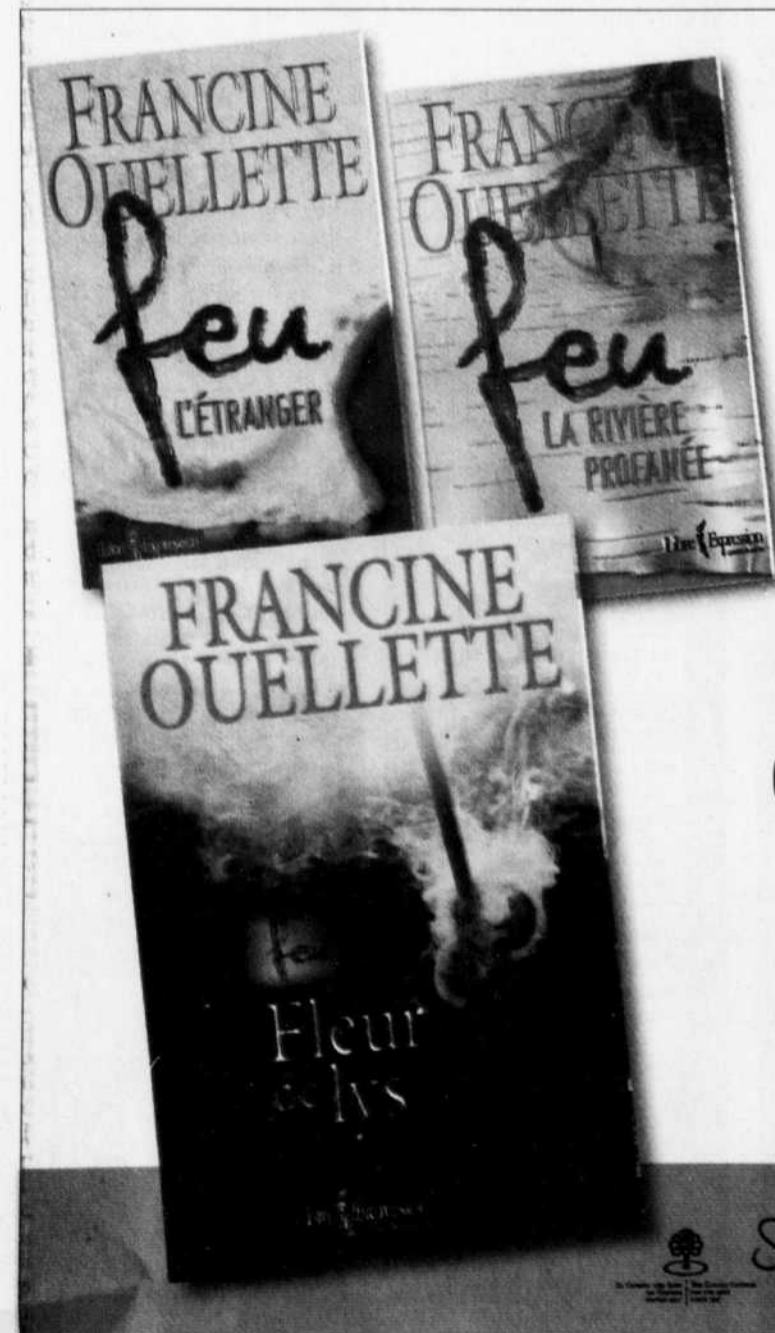
Invités à des tournées de promotion en Grande-Bretagne ou aux États-Unis, certains passent leurs nuits dans des auberges minables, nourris de maigres repas;

A la longue, les scènes et les incidents peuvent paraître répétitifs. Parfois nous avons droit à des histoires vraiment drôles. Ainsi, Julian Barnes fut un jour frappé d'anné: il ne pouvait se souvenir ni du nom de son éditeur ni du titre de son livre. Le poète Alan Warner est souvent confondu avec deux autres auteurs qui portent le même nom. Le premier est spécialiste des guitares et le deuxième, de la monnaie et des investissements. Il ne détrompe pas ceux qui lui demandent de dédicacer les livres de ses homonymes, étant sûr que les collectionneurs de signatures ne les liront pas.

Collaborateur du Devoir

HONTES

CONFESSIONS IMPUDIQUES
MISES EN SCÈNE
PAR LES AUTEURS
Une anthologie composée par Robin Robertson
Éditions Joelle Losfeld
Paris, 2007, 295 pages



Les Éditions Libre Expression tiennent à féliciter

Francine OUELLETTE

invitée à donner une conférence sur la Nouvelle-France au Congrès du Conseil international d'études francophones à Limoges, en France, le 1^{er} juillet prochain

www.edlibreexpression.com



Photo: Robert Eshewery